

## L'Ailante

L'ailante est mon arbre. Ses bourgeons sont des jets  
De pâle feu vert flottant dans les airs.  
Ils mettent mes pas sur un chemin ancien où  
Tournent les roues moussues de vieux moulins  
Et de vastes couchers de soleil empourprent les ailes éployées du héron  
Qu'il baigne dans de vieux étangs que jour et obscurité se partagent.  
Ce sont des cierges qui, le long du chemin aride,  
Rassemblent ce que le cœur humain oublie.  
Ce sont des lampes vertes dont le trop-plein de sève douce et forte  
S'écoule du bois le plus cassant et le plus tendre.  
Ils abandonnent leurs branches poudreuses. Ils flottent  
Au-dessus des maisons et des toits, envolée d'oies sauvages.  
Très haut ils volent, multitude éparse, libre,  
Abandonnant leur terre, leurs racines, leurs rameaux, leur amant!

John Cowper Powys  
Patchin Place, New York, février 1926

oooooooooooooooooooo

## Parmi les arbres de Powys

... ELLE S'ÉLANÇA dans l'herbe humide et dirigea sa course vers le plus épais des bouquets de chênes. Entre les troncs immenses et les racine moussues de ces enfants des siècles, rongés par la mer et tordus par le vent, elle chercha son chemin à tâtons, butant des pieds sur les branches mortes et le visage fouetté par les jeunes feuilles humides.

... A la voir enfin se jeter, face contre terre, au pied de l'un des plus vieux arbres—dont elle entourait le tronc de ses bras libérés du manteau—, on aurait pu penser qu'elle était l'adoratrice d'une divinité bannie en train d'invoquer son dieu, tandis que les persécuteurs dormaient, et lui demandant passionnément de revenir sur l'autel qu'il avait déserté. Relâchant la sauvage étreinte de ses doigts après s'être blessé la chair sur la rugueuse écorce de l'arbre, la jeune fille enfonça ses ongles dans le terreau meuble de feuilles humides et se frotta le front contre la mousse trempée.

J.C. Powys, *Rodmoor*, 'Chênegarde', tr. P. Reumaux, Le Seuil, 1992, p.55

... il l'entraîna [...] jusqu'à l'endroit où l'immense frêne dressait ses branches dans l'air nocturne, très haut au-dessus de leurs têtes. [...]

Ils étaient maintenant tout contre le tronc du grand arbre dont ils avaient si souvent regardé les branches de la fenêtre de leur chambre. L'une d'elle descendait si bas et s'étendait si loin qu'ils l'entourèrent instinctivement de leurs bras et plongèrent les mains dans la fraîcheur de son feuillage. Wolf s'amusa même à rassembler ces grandes touffes de feuilles multiformes, si différentes dans leur disposition, de celles des autres arbres, et à en entourer, sans casser leurs pétioles flexibles, le cou nu de la jeune femme.

J.C. Powys, *Wolf Solent*, 'Ceci est la réalité', tr. S. Nétillard, Gallimard 1967, p.379

Les peupliers groupés s'inclinant vers l'ouest étaient si courbés par le vent, que le frémissement coutumier de leurs feuilles aux tiges fines se mettait à se tendre en un long et sauvage effort pour fuir, comme si chaque feuille voulait échapper au fardeau de devoir s'accrocher davantage à la branche parente, enfin comme si l'âme tout entière de l'arbre voulait s'affranchir de sa position enracinée, et flotter au loin, par-dessus digues et fossés, jusqu'à se perdre dans le canal de Bristol.

J.C. Powys, *Les Enchantements de Glastonbury*, 'La cour du roi Marc', tr. J. Queval, Gallimard, 1991, p.528

Un après-midi de septembre, il lui parla, et elle ne répondit pas. Et quand il la regarda, il s'aperçut qu'elle regardait fixement, au milieu des pins sylvestres et des épicéas, une feuille de frêne qui, ayant été la dernière à éclore du bourgeon au printemps, était la première à lâcher prise en automne, descendait en voletant à présent dans l'air à quelque distance de l'arbre qui l'avait portée, voletait, vraiment, là où il n'y avait que quelques arbres feuillus, comme si elle répugnait à tomber sur le sol au milieu d'une litière étrangère d'aiguilles de pin.

J.C. Powys, *Owen Glendower*, 'les Forêts de Tywyn', tr. P. Reumaux, Phébus, 1996

Le brouillard s'était dissipé. Il pouvait maintenant voir clairement les branches supérieures d'un grand frêne dépouillé; les feuilles des branches basses avaient déjà été balayées, mais plusieurs grappes de samares laissées à l'abandon adhéraient encore aux rameaux de sa cime, et tandis qu'il s'efforçait d'apercevoir quelque constellation de bon augure, car il était

resté superstitieux au sujet des signes du zodiaque, il fut frappé de la façon dont une de ces grappes de samares du frêne voletait, tremblait et s'agitait.

J.C. Powys, *Porius*, 'Le Henog'.

La demi-lune informe derrière lui projetait une ombre triple—arbre, homme, lance—sur la pente devant, et créait un long sentier de lumière argentée sur le friselis de l'eau au-dessous. Mais ce qui était encore plus magique que le frémissement des roseaux brisant ce sentier lumineux, ce qui était plus intense que la vigilante attente des pins, plus primitive que l'odeur curative, astringente de l'écorce rugueuse et fissurée du pin pressée contre son visage, c'était, à ce moment crucial, la simple présence du silence.

J.C. Powys, *Porius*, 'Le Prince d'Edeyrnion'.



photographie: Astrid Nydahl